

A. DE FOVILLE

**Les variations du bien-être dans les campagnes lorraines
depuis le moyen âge**

Journal de la société statistique de Paris, tome 29 (1888), p. 333-341

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1888__29__333_0

© Société de statistique de Paris, 1888, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

II.

LES VARIATIONS DU BIEN-ÊTRE DANS LES CAMPAGNES LORRAINES DEPUIS LE MOYEN AGE.

Les questions de méthode se recommandent plus que toutes les autres à une société comme la nôtre et à un recueil comme celui-ci. C'est ce qui nous engage à entretenir nos lecteurs d'un remarquable essai de statistique rétrospective que M. Charles Guyot, professeur à l'École forestière de Nancy, vient de soumettre au Comité des travaux historiques et scientifiques. Ce travail est fort intéressant par lui-même ; mais notre but principal, en le faisant connaître, serait de le faire imiter.

M. Ch. Guyot est un des hommes qui connaissent le mieux le passé de nos provinces de l'Est (1) et il lui fallait cela pour mener à bien l'entreprise à la fois laborieuse et délicate à laquelle il se préparait depuis longtemps déjà.

C'est la vie même du paysan lorrain qu'il analyse dans son dernier essai, son but

(1) Citons, parmi ses travaux antérieurs : *les Forêts lorraines jusqu'en 1789*, 1 vol. in-8°, 1886 ; *Histoire d'un domaine rural en Lorraine*, 1 vol. in-8°, 1887 ; *Mémoire sur les assemblées de communautés d'habitants en Lorraine*, dans le *Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques (sciences économiques et sociales)*, 1886, p. 169 ; *le Métayage en Lorraine*, même Bulletin, 1887, p. 112.

étant surtout de nous dire dans quel sens et dans quelle mesure l'aisance a pu varier, d'âge en âge, sous ces humbles toits qu'il connaît si bien.

Il ne s'agit point ici d'un de ces plaidoyers ou de ces réquisitoires que le parti pris dicte alternativement aux *laudatores temporis acti* et aux apologistes systématiques du présent. Chaque époque a eu ses misères et aussi ses consolations. D'ailleurs, certains esprits voient tout en noir, d'autres tout en rose. A la rigueur, La Bruyère et Florian, si le sort les avait faits contemporains, eussent pu peindre, d'après les mêmes modèles, l'un ses bergers et ses bergères enrubannés, l'autre ses fameux animaux noirs, mâles et femelles, qui montrent une face humaine quand ils se lèvent sur leurs pieds. Tant de faits et surtout tant de vues contradictoires rendent facile la tâche de ceux qui, en nous parlant de nos ancêtres, tiennent à nous faire envie ou à nous faire pitié. M. Guyot, lui, pour s'interdire d'avance toute partialité dans la comparaison des temps actuels avec l'ancien régime, a voulu réduire le problème à ses éléments purement budgétaires : « La question du bonheur, dit-il, est éminemment complexe; l'homme ne vit pas seulement de pain, c'est-à-dire que les intérêts matériels ne sont pas les seuls à considérer, qu'il existe des joies et des peines morales capables de contre-balancer la douleur physique ou les jouissances du corps. Seulement on ne trouvera jamais de mesure propre à comparer les différents états de l'âme et force nous est de limiter notre étude à la sphère plus tangible des besoins corporels. » Ainsi pas de psychologie, rien que de l'érudition et de la statistique. Cette restriction, comme le remarque l'auteur lui-même, limitait d'avance la portée de ses conclusions; mais il pouvait se mettre ainsi à l'abri de toute contradiction.

Il y a deux choses différentes dans le travail du savant professeur de Nancy. La première partie qui, à elle seule, formerait presque un tout complet si on la détachait du reste est une courte, mais substantielle histoire des prix en Lorraine et peut être comparée aux belles *Études économiques* de M. l'abbé Hanauer sur l'Alsace. L'auteur ne s'est pas borné à recueillir et à classer d'innombrables données sur la valeur de toutes choses, depuis le xiv^e ou xv^e siècle jusqu'au xix^e. Pour en faciliter l'intelligence et l'appréciation, il s'est fait une loi de tout exprimer en mesures et en monnaies actuelles, s'aidant pour cela des excellents ouvrages de M. de Riocour (1).

Dans la seconde partie, l'auteur met en œuvre une partie des résultats consignés dans la première et arrive, en les combinant, à mesurer numériquement et graphiquement l'aisance relative des populations rurales de la Lorraine à chaque époque.

Feuilletons rapidement les chapitres I à IX du mémoire, qui en forment la première partie : nous aborderons ensuite le chapitre X, qui constitue la seconde.

I.

Les prix dont M. Guyot a enregistré les variations, quart de siècle par quart de siècle, sont trop nombreux pour que nous puissions céder à la tentation de les

(1) *Les Monnaies lorraines*, par le comte de Riocour. Nancy, 1883. Une seconde partie, concernant les mesures, a été publiée dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* en 1884 : elle se termine par le programme d'un travail, qui n'a pas été exécuté, sur la *Condition sociale de la classe intermédiaire formant le tiers état*.

passer tous en revue; mais ils sont trop intéressants pour que nous n'en retenions pas quelques-uns au passage.

Le premier chapitre, consacré à l'alimentation, comprend avec les commentaires indispensables, douze tableaux de prix, savoir : céréales, pain, viande, volaille et gibier, poisson frais, poisson fumé ou salé, légumes, fruits, œufs et laitage, épices, boissons et, enfin, nourriture en général. Le dernier tableau tient compte, à la fois, des changements de régimes et des changements de prix, en ce sens que le coût de la nourriture y est représenté par les différences existant, à chaque époque, entre le prix des journées d'ouvriers nourris et le prix des journées d'ouvriers non nourris. Voici les chiffres obtenus :

Coût moyen, par jour, de la nourriture d'un ouvrier.

1501-1525. . . .	0 ^f 25 ^c	1701-1725. . . .	0 ^f 50 ^c
1551-1575. . . .	0 33	1726-1750. . . .	0 55
1576-1600. . . .	0 40	1776-1800. . . .	0 45
1601-1625. . . .	0 45	1826-1850. . . .	0 66
1626-1650. . . .	0 50	1851-1871. . . .	0 75
1651-1675. . . .	0 61	1872-1885. . . .	1 00

Ce qui frappe dans ce tableau d'ensemble et surtout dans les relevés particuliers dont M. Guyot le fait précéder, c'est l'extrême cherté des denrées alimentaires au milieu du XVII^e siècle. La guerre de Trente ans a été, pour la Lorraine, le temps des grandes misères : les armées avaient tout dévasté; les villages étaient en ruines et les champs étaient en friche. Le blé, le pain, les légumes, coûtaient alors plus cher que maintenant; et, comme les salaires n'avaient guère participé à la hausse, les pauvres gens mouraient de faim.

Le chapitre II, consacré au vêtement, comportait des distinctions assez embarrassantes. L'auteur paraît avoir réussi à ne comparer que des éléments à peu près comparables. Il s'occupe d'abord des textiles et étoffes, puis des vêtements confectionnés, puis du cuir et des chaussures. Donnons seulement les variations de la toile et du drap :

	TOILE ordinaire le mètre.	DRAP ordinaire le mètre.		TOILE ordinaire le mètre.	DRAP ordinaire le mètre.
1626-1650	1 ^f 14 ^c	10 ^f 64 ^c	1751-1775	0 ^f 96 ^c	7 ^f 08 ^c
1651-1675	1 31	10 18	1776-1800	1 27	7 11
1676-1700	1 08	7 14	1826-1850	1 40	11 50
1701-1725	1 02	8 11	1851-1871	1 40	9 50
1726-1750	1 32	8 15	1872-1885	1 50	9 50

Le *logement* fait l'objet du chapitre III, mais M. Guyot, ici, n'arrive à son but que d'une manière détournée, en disant comment ont varié les prix de certains matériaux (bois, fer, chaux, tuiles) et les salaires des ouvriers du bâtiment (maçons, charpentiers, menuisiers). La valeur locative des maisons était presque impossible à chiffrer directement, car, en Lorraine, « le paysan le plus pauvre a toujours été propriétaire de sa chaumière, lors même qu'il cultivait la terre d'autrui ». Les comptes des Antonistes de Pont-à-Mousson, au commencement du XVII^e siècle, signalent exceptionnellement quelques *laix* de maisons à Montauville, Norroy, les Ménils... : il en coûte là 60 ou 80 fr. pour loger une famille.

Le chapitre IV nous parle de l'éclairage et du chauffage. Pour l'éclairage, l'huile et la cire ont précédé la chandelle, que la bougie a détrônée, en attendant le pétrole. Pour le chauffage, la houille n'est venue faire concurrence au bois qu'au commencement de ce siècle : elle coûtait alors à peu près ce qu'elle coûte actuellement : sur le bois, la hausse est très sensible.

Dans le chapitre V, intitulé : *Denrées et produits divers*, sont groupés quelques détails curieux sur des articles de natures très différentes et dont plusieurs, à vrai dire, intéressent peu le paysan. Notons en passant que les dentelières payaient ou faisaient payer les épingles 2 fr. 30 le mille en 1735 et 1 fr. 20 en 1789. Les soins du médecin étaient mal rétribués, sauf en temps d'épidémie. On se laissait, au contraire écorcher par l'apothicaire : il est vrai qu'il soignait le client de beaucoup plus près que le pharmacien d'aujourd'hui.

Le chapitre VI traite du prix de la terre, valeur vénale et valeur locative. L'auteur considère d'abord les *gaignages* ou exploitations agricoles comprenant des cultures diverses; puis, séparément, les terres labourables, les prés, les vignes et les bois. Voici un extrait des tableaux contenus dans ce chapitre :

Valeur vénale de l'hectare.

	GAIGNAGES.	TERRES.	PRÉS.	VIGNES.	BOIS (1).
	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.
1401-1425	»	51	129	»	»
1501-1525	»	118	120	»	»
1526-1550	»	130	187	»	»
1551-1575	»	265	423	1,980	144
1576-1600	»	188	490	2,600	155
1601-1625	284	401	636	2,130	247
1626-1650	213	381	224	1,290	108
1651-1675	»	114	138	2,300	»
1676-1700	47	201	275	»	»
1701-1725	167	217	419	»	170
1726-1750	295	171	477	»	»
1751-1775	396	274	»	»	»
1776-1800	566	450	952	2,550	373
1806-1825	1,272	1,500	1,850	1,800	»
1851-1871	1,333	1,500	2,100	2,000	»
1872-1885	1,057	1,200	1,750	2,500	500

Ce qu'il y a ici de très frappant, c'est l'effondrement des prix après 1635, par l'effet des ravages de la guerre. La hausse, qui jusqu'alors avait été constante, reprend à partir de 1675, d'abord rapide, puis plus lente dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le maximum des prix correspond à peu près à 1860. La baisse vient ensuite. Jusqu'à 1880, elle reste très discrète. Depuis quelques années, au contraire, la crise est tout à fait aiguë (2).

(1) Fonds et superficie.

(2) Les évaluations officielles de l'administration des contributions directes pour 1851, 1879 et 1884 sont les suivantes :

	VALEUR VÉNALE DE L'HECTARE.		
	1851.	1879.	1884.
Arrondissement de Nancy	2,164 fr.	2,337 fr.	2,138 fr.
— Briey	1,471	1,606	1,476
— Lunéville	1,475	1,607	1,391
— Toul	1,515	1,456	1,295
Ensemble	1,674	1,773	1,594

Le chapitre VII comprend les animaux de ferme, les instruments de culture et les fourrages.

Le chapitre VIII fait connaître les variations du prix de l'argent, c'est-à-dire, le taux moyen des placements. « Le paysan lorrain, dit le mémoire, n'a jamais disposé de capitaux mobiliers considérables; ses épargnes ont toujours été employées à l'achat de quelques parcelles de terre ou à l'amélioration de son train de culture. Mais il a eu souvent à emprunter, dans les moments difficiles, aux capitalistes du jour et, par suite, le taux de l'argent a une réelle influence sur la situation des campagnes. » M. Guyot s'est surtout servi des *rentes constituées*, qu'il ne faut pas confondre avec les *rentes foncières*. Au XII^e siècle, les chevaliers partant pour la croisade empruntaient, sous forme de rentes constituées, à 12 1/2 p. 100. Aux XIV^e et XV^e siècles, le taux varie de 7 à 10; il oscille entre 6 et 7 jusqu'au milieu du XVII^e; plus tard, il se fixe presque à 5 p. 100.

Avec le chapitre IX, nous passons du budget des dépenses au budget des recettes, c'est-à-dire aux salaires. C'était là un des points les plus importants de l'enquête de M. Guyot et il y a mis tous ses soins. Pour rendre comparables les nombreuses données qu'il a pu réunir, il les ramène soit au prix de la journée de l'ouvrier non nourri, soit aux gages annuels des domestiques attachés à la maison. La hausse, dans ces deux cas, ne s'interrompt guère que pendant les terribles années de la guerre de Trente ans et au commencement du XVIII^e siècle. Exemples :

	JOURNÉE D'OUVRIER non nourri.		SALAIRES ANNUELS.	
	Manoœuvre. Homme.	Manoœuvre. Femme.	Domestique. Homme nourri.	Domestique. Femme nourrie.
1526—1550 . . .	0 ^f 75 ^c	0 ^f 45 ^c	» ^f	» ^f
1576—1600 . . .	1 15	0 64	»	»
1626—1650 . . .	0 96	0 71	69	45
1676—1700 . . .	1 19	0 80	71	»
1701—1726 . . .	0 95	0 75	70	28
1726—1750 . . .	0 86	0 62	54	27
1751—1775 . . .	0 88	0 65	61	58
1776—1800 . . .	0 95	0 67	94	55
1826—1850 . . .	1 50	1 00	200	125
1851—1871 . . .	2 15	1 45	300	150
1872—1885 . . .	2 50	1 75	400	200

II.

Il résulte du tableau qui précède que les cent dernières années ont vu les salaires ruraux quadrupler, dans l'Est de la France, et comme les autres prix, considérés dans leur ensemble, sont loin d'avoir suivi une marche aussi rapide, il suffirait de cette comparaison sommaire pour réfuter les vaines allégations de ceux qui reprochent à notre siècle de n'avoir rien fait pour la masse des travailleurs. Aucun esprit impartial ne peut nier que leur condition se soit notablement améliorée depuis la fin de l'ancien régime. Mais les siècles se suivent et ne se ressemblent pas. Tous ceux qui ont approfondi l'histoire de la Lorraine savent que ses misères d'il y a deux cent cinquante ans avaient été précédées de périodes infiniment plus clémentes et ce sont ces oscillations successives du bien-être dans les villages lorrains que M. Guyot a tenu à mesurer d'une manière presque mathématique. « Nous avons,

dit-il, préparé et rendu comparables les divers éléments de recettes et de dépenses d'un budget de paysan ; il s'agit maintenant d'effectuer la comparaison et d'en faire sortir la relation qui sera l'expression de l'aisance aux différentes époques. Le problème que nous nous proposons consiste à former pour l'époque actuelle le budget d'une famille de paysan et à le comparer avec les budgets des époques antérieures, dressés suivant les mêmes bases et dans lesquels les variables seront les prix des denrées et les salaires. »

Pour établir le budget actuel de son ménage de villageois, l'auteur s'inspire des modèles fournis par Le Play et ses disciples. Comme bases des recettes du petit paysan propriétaire, voici les hypothèses auxquelles il s'est arrêté et qu'il appliquera, telles quelles, à toutes les périodes :

<i>Immeubles.</i>	<i>Animaux.</i>
Maison (300 journées de maçon).	1 cheval.
Terre (3 hectares).	1 bœuf.
Pré (75 ares).	1 vache.
Vigne (10 ares).	4 moutons.
	1 porc.
<i>Matériel.</i>	<i>Salaires.</i>
1 chariot.	300 journées d'homme.
2 harnais.	250 journées de femme.
1 charrue.	
Divers.	

Avec les taux de la période 1872-1885, le revenu procuré à la famille par son capital et par son travail monte à 1,400 ou 1,500 fr., savoir :

	CAPITAL.	TAUX.	PRODUIT.
Immeubles.	6,362 fr.	3 p. 100	191 fr.
Matériel.	360	5 —	18
Animaux	1,172	5 —	59
Salaires.	»	»	1,187
Total des recettes.			1,455 fr.

« Admettons, poursuit M. Guyot, — et il nous semble qu'il aurait pu faire l'économie de cette hypothèse, — admettons que le produit de ces recettes soit intégralement dépensé. Nous supprimons ainsi l'élément *épargne* des budgets de Le Play ; nous passons également sous silence l'article *dette et impôts*, et enfin les *besoins moraux*, parce que pour les uns et les autres l'évaluation exacte est impossible. » Il en résulte que la répartition de la recette se fait uniquement entre trois chefs de dépenses : *nourriture, vêtement et habitation*. Et voici cette répartition :

Nourriture.	}	1. Céréales et pain.	0.250	} 0.600
		2. Viande.	0.025	
		3. Lard	0.050	
		4. Poisson	0.020	
		5. Laitage	0.037	
		6. Œufs	0.038	
		7. Graisse, huile.	0.030	
		8. Légumes.	0.100	
		9. Condiments.	0.015	
		10. Boissons.	0.035	
Vêtement	}	11. Habits.	0.160	} 0.200
		12. Chaussures.	0.140	

Habitation	{	13. Logement	0.070	} 0.200
		14. Mobilier	0.050	
		15. Chauffage	0.060	
		16. Éclairage	0.020	
Total			1.000	

En ne tenant ainsi compte que des dépenses correspondant aux nécessités matérielles de la vie, on voit que l'alimentation représente ici 60 p. 100 du total, le vêtement 20 p. 100, le logement 12 p. 100, le chauffage et l'éclairage 8 p. 100.

Ces proportions n'ont rien d'in vraisemblable. Elles concordent à peu près avec celles que nous avons nous-même proposées dans notre *Essai sur les variations des prix au XIX^e siècle* et avec celles des statisticiens allemands :

	PROPORTIONS INDIQUÉES PAR :			
	M. Guyot.	M. de Foville.	M. Engel.	M. Hampke.
Nourriture	60 p. 100	67 p. 100	65 p. 100	60 p. 100
Vêtement	20 —	15 —	13 —	18 —
Logement	12 —	12 —	16 —	15 —
Éclairage, chauffage. .	8 —	6 —	6 —	7 —
	100 p. 100	100 p. 100	100 p. 100	100 p. 100

Une fois ses seize coefficients établis, M. Guyot les combine avec le revenu total de 1,455 fr. qu'il attribue au paysan propriétaire d'aujourd'hui et chiffre ainsi les dépenses effectives : 364 fr. de céréales, 36 fr. de viande, etc... Puis, choisissant dans chaque groupe une denrée-type dont les variations seront supposées égales à celles de tous les produits du même ordre, il convertit chaque dépense en quantité consommée : 20.7 hectolitres de blé, 28 kilogr. de bœuf, 36.4 kilogr. de lard et ainsi de suite (1).

Reste à établir la comparaison des budgets anciens avec le budget actuel. C'est le nœud du problème et, arrivé à ce point délicat, il serait facile de dérailler. M. Guyot s'en est assuré lui-même; car il a tour à tour essayé deux méthodes, dont l'une l'aurait conduit à de bien étranges conclusions, s'il n'en avait discerné à temps le côté faible.

Cette première méthode consistait à admettre qu'à toute époque le revenu du paysan propriétaire se partageait de la même façon qu'aujourd'hui entre les divers chefs de dépenses. Ainsi le revenu du paysan étant évalué à 633 fr. pour la période 1626-1650, M. Guyot répartissait ces 633 fr. comme les 1,455 fr. d'aujourd'hui : pain, 0.250 p. 1,000; viande, 0.025; ...vêtement, 0.200, etc... Et, passant encore des crédits ainsi ouverts à chaque sorte de consommation aux quantités correspondantes, il allouait au paysan du XVII^e siècle : 8.8 hectolitres de blé (au lieu de 20.7), 19.8 kilogr. de bœuf (au lieu de 28), etc... « Il est facile, ajoutait-il, de comparer ces quantités avec celles de 1872-1885, en prenant ces dernières comme dénominateurs; nous aurons ainsi la relation élémentaire des deux époques pour chaque nature des dépenses, soit 0.426 pour le blé, 0.709 pour la viande,... ce qui veut dire qu'en 1626-1650, le paysan consomme en blé les 436 millièmes de 1872, en

(1) Il eût peut-être été plus simple de chiffrer directement les consommations annuelles et de passer des quantités consommées aux dépenses, au lieu de remonter des dépenses aux quantités consommées,

viande les 709 millièmes; etc... Une dernière opération consiste à réduire tous ces rapports en un seul, qui exprimera la relation d'ensemble. Pour cela, il suffit de multiplier chaque rapport élémentaire par le coefficient d'importance de la dépense correspondante : l'addition nous fournira la relation cherchée, inférieure ou supérieure à l'unité, suivant que l'aisance de l'époque considérée sera moindre ou plus grande que celle de l'époque-type 1872-1885. Nous trouvons ainsi 0.639 pour le résultat de 1626-1650, ce qui veut dire que l'aisance relative d'une famille de paysans propriétaires, pour cette époque malheureuse, peut être représentée par 0.639, celle de 1872-1885 étant prise pour unité. »

C'était un peu compliqué, comme on le voit; mais cela pouvait paraître spécieux, et si M. Guyot n'avait pas reconnu lui-même le vice caché de cette manière d'opérer, il nous aurait apporté des conclusions fort extraordinaires, car, l'aisance actuelle étant prise pour unité, il aurait obtenu l'échelle suivante :

Situations successives du paysan propriétaire.

PÉRIODES.	REVENU.	AISANCE.	PÉRIODES.	REVENU.	AISANCE.
1451-1475. . . .	446 fr.	1.089	1676-1700. . . .	676 fr.	0.841
1476-1500. . . .	476	1.021	1701-1725. . . .	546	0.866
1501-1525. . . .	466	1.057	1726-1750. . . .	486	0.751
1526-1550. . . .	422	0.893	1751-1775. . . .	519	0.746
1551-1575. . . .	531	0.967	1776-1800. . . .	576	0.701
1576-1600. . . .	614	0.817	1801-1825. . . .	»	»
1601-1625. . . .	597	0.706	1826-1850. . . .	945	0.753
1626-1650. . . .	633	0.639	1851-1871. . . .	1,289	0.918
1651-1675. . . .	626	0.881	1872-1885. . . .	1,455	1.000

A ce compte, le bien-être serait maintenant moindre, absolument moindre, dans les plaines de la Lorraine qu'à l'époque où Charles le Téméraire se faisait vaincre et tuer à Nancy. C'était par trop invraisemblable et il n'en fallait pas tant pour convaincre l'auteur qu'il avait dû faire quelque part fausse route. Son erreur momentanée avait été d'admettre que le budget des paysans des XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, se partageait de la même manière que celui du paysan du XIX^e siècle, oubliant que tous les prix sont loin d'avoir haussé ou baissé parallèlement et que, selon les époques, les budgets ruraux ont dû faire des parts différentes aux frais de nourriture, aux frais d'habillement, aux frais d'habitation. Lorsqu'il y a 250 ans le pain coûtait cher et les tuiles bon marché, le paysan, au lieu de mourir de faim dans une grande maison, faisait naturellement profiter sa table des économies qu'il était à même de réaliser sur son habitation. Et ainsi du reste.

Les proportions primitivement admises par M. Guyot devenaient donc fort trompeuses pour les époques lointaines. Et il y a cela de remarquable que l'erreur commise allait toujours dans le même sens : elle était toujours au détriment du présent et en faveur du passé, puisque, dans les anciens budgets, elle exagérait la part des produits qui ont subi le plus de hausse et réduit celles des denrées qui ont le moins augmenté.

Il nous a paru utile de profiter des confidences de M. Guyot pour montrer combien il faut, en ces délicates matières, se défier de soi-même et des autres. Il est si facile de proclamer l'apparente rigueur d'une démonstration soi-disant mathématique au lieu d'en rechercher le vice caché. Il n'aurait tenu qu'à M. Guyot de

persuader à ses lecteurs que les Lorrains d'aujourd'hui sont plus misérables que ceux d'il y a quelques siècles. C'est pourtant le contraire qui est vrai, et il a suffi à notre auteur de changer de méthode pour s'en convaincre et pour nous le prouver.

Voici le procédé très simple et très suffisamment correct auquel il s'est arrêté, après mûr examen. Pour chaque époque, pour chaque quart de siècle, il a fait le compte des dépenses correspondant à des consommations égales aux consommations actuelles et cette dépense hypothétique est devenue le dénominateur d'une fraction ayant pour numérateur le revenu dont les familles rurales disposaient anciennement. De 1626 à 1650, par exemple, 20.7 hectolitres de blé coûtaient 371 fr., 28 kilogr. de bœuf 22 fr., etc... Soit en tout, pour un régime identique au régime actuel, une dépense de 1,306 fr. Or le revenu n'était que de 633. Dans ces conditions, l'aisance actuelle étant prise pour unité, on peut représenter celle du second quart du XVII^e siècle par $\frac{633}{1,306} = 0.48$.

C'est en procédant de la sorte que M. Guyot a pu établir, comme suit, le tableau des variations réelles de l'aisance dans les campagnes lorraines :

Situations successives du paysan propriétaire.

PÉRIODES.	REVENU.	AISANCE.	PÉRIODES.	REVENU.	AISANCE.
1451-1475. . . .	446 fr.	0.86	1676-1700. . . .	676 fr.	0.69
1476-1500. . . .	476	0.85	1701-1725. . . .	546	0.72
1501-1525. . . .	466	0.85	1726-1750. . . .	486	0.63
1526-1550. . . .	422	0.73	1751-1775. . . .	519	0.65
1551-1575. . . .	531	0.78	1776-1800. . . .	576	0.60
1576-1600. . . .	614	0.70	1801-1825. . . .	»	»
1601-1625. . . .	597	0.57	1826-1850. . . .	945	0.70
1626-1650. . . .	633	0.48	1851-1871. . . .	1,289	0.90
1651-1675. . . .	626	0.67	1872-1885. . . .	1,455	1.00

Le tableau, ainsi rectifié, n'a plus rien d'in vraisemblable quand on sait quelles ont été, de siècle en siècle, les vicissitudes de la Lorraine. C'est une histoire très spéciale que celle de cette belle province et ses vicissitudes ne correspondent pas toujours, dans le passé, à celles des autres parties de la France. Si les campagnes de l'Est ont vu, par exemple, leur bien-être grandir sous Louis XIV et décroître sous ses successeurs, les choses ont suivi ailleurs une marche contraire. Mais de pareilles divergences ne doivent pas nous surprendre; l'étroite solidarité qui existe aujourd'hui, à tant de points de vue, entre l'Est et l'Ouest, entre le Nord et le Midi, tient à des causes qui n'ont commencé à agir qu'au cours de ce siècle. Plus les destinées économiques du peuple lorrain ont été, jadis, différentes de celles des autres populations françaises, plus il faut savoir gré à M. Guyot d'en avoir si nettement dégagé et fixé l'histoire.

A. DE FOVILLE.